

AGAT FILMS & CIE ET ENTRE CHIEN ET LOUP
PRÉSENTENT



FESTIVAL DE CANNES

SÉLECTION OFFICIELLE

COMPÉTITION

LA RAISON DU PLUS FAIBLE

UN FILM DE LUCAS BELVAUX





FESTIVAL DE CANNES
SÉLECTION OFFICIELLE
COMPÉTITION

AGAT FILMS & CIE et ENTRE CHIEN ET LOUP
présentent

LA RAISON DU PLUS FAIBLE

UN FILM DE LUCAS BELVAUX

1H56 – DOLBY SR - SRD - DTS – FORMAT 2.35

SORTIE LE 19 JUILLET 2006

Distribution
DIAPHANA

155, rue du Fbg St Antoine – 75011 Paris
tél. : 01.53.46.66.66 / fax : 01.53.46.62.29

A Cannes :

8, rue des Frères Casanova – 06400 Cannes
tél. : 04.93.99.22.65 / 04.93.99.36.74 / fax : 04.93.68.58.26

Presse

Marie-Christine DAMIENS
21, avenue du Maine – 75015 Paris
tél. : 01.42.22.12.24

A Cannes :

Marie-Christine DAMIENS 06.85.56.70.02
Assistée de Grégory FLEURIET 06.87.24.69.08

Dossier de presse et photos téléchargeables sur le site
www.diaphana.fr



SYNOPSIS

L'histoire se passe à Liège, Belgique, aujourd'hui.

C'est l'histoire de quatre hommes, d'une femme et d'un enfant qui ne se connaissent pas tous et que le destin va réunir.

C'est une histoire qui commence dans la chaleur. La chaleur humaine, la chaleur de l'été, la chaleur d'un café où les hommes se retrouvent pour jouer aux cartes.

C'est une histoire de pudeur où on ne dit son mal que quand il est trop tard.

C'est une histoire où l'argent manque ici, est trop visible là.

C'est l'histoire de gens qui n'en peuvent plus, usés, brisés, vidés par leur travail.

C'est aussi l'histoire de gens qui n'en ont plus. Plus de travail, plus d'espoir, pas d'avenir et qui s'accrochent à des souvenirs, à des mensonges passés.

C'est l'histoire de trois hommes qui vont rêver que quelque chose est encore possible, malgré tout.

C'est l'histoire d'hommes qui vont prendre des armes pour aller chercher l'argent là où il est, dans la poche d'autres car ils pensent qu'ils en ont le droit !

C'est une histoire de larmes, de poudre et de sang. Où il n'y a pas que les enfants qui pleurent.

Une histoire sans bons et sans méchants. Une histoire de forts et de faibles.

Où chacun a ses raisons, où chacun choisit son camp.

C'est une histoire où certains mourront pendant que d'autres survivront mais dont personne ne sortira indemne.

SYNOPSIS COURT

Pour pouvoir offrir une mobylette à la femme de leur copain Patrick, trois hommes vont prendre les armes pour aller chercher l'argent là où il est.

Rêvant que quelque chose est encore possible pour sortir de leur détresse, ils vont tenter un très gros hold-up...

FICHE ARTISTIQUE



Eric CARAVACA Patrick

Natacha REGNIER Carole

Lucas BELVAUX Marc

Patrick DESCAMPS Jean-Pierre

Claude SEMAL Robert

Elie BELVAUX Steve

Gilbert MELKI Le ferrailleur

Théo HEBRANS Le vieux joueur de cartes

Philippe ANCIAUX Le commissaire Magis

Renaud RUTTEN Arsène

Luc THOMAS Le gendarme

Christian CRAHAY Le père de Carole

Raymonde DOLLERS La voisine de Patrick

Danièla BISCONTI Gina

Andrée CAMBIER La mère de Robert

Giovanni RUSSO Le guide

Félix VALENTINO José

Luc LEJEUNE Le vigile

ENTRETIEN AVEC LUCAS BELVAUX

La raison du plus faible *succède directement à la Trilogie, est-ce que le personnage du braqueur réinséré dans la vie sociale se situe en écho avec celui qu'il y avait dans Cavale notamment ?*

Dans sa solitude et dans sa dimension armée, oui. Également dans le fait que je l'interprète. Maintenant, autant l'autre était dans une logique déterminée et sans interruption –c'est-à-dire qu'il s'est battu, il est allé en prison, il s'est évadé, il reprend la lutte et ne s'arrêtera jamais– autant celui-ci a décidé qu'il arrêterait, que c'était sans issue... que ça ne lui convenait pas ou plus. On ne sait pas pourquoi il s'arrête, mais il n'a plus envie de cette vie-là, il n'a plus envie de la violence. Il a vraiment envie de se réinsérer.

Le film est inspiré d'un fait-divers ?

Oui et non. Je suis allé faire un débat dans un cinéma à Liège, situé dans un quartier au milieu de tours (il y a cinq barres d'un côté, quatre barres de l'autre) juste en face d'une tour, que l'on voit dans le film, qui ressemble à un totem et où s'est terminé un fait-divers assez célèbre en Belgique. Une fois encerclé par la police, le type a décidé de jeter le butin à la foule, les billets volaient partout, les gens les attrapaient et partaient. Certains ont été rattrapés, mais la police n'a bien sûr pas pu retrouver tout l'argent volé. Donc certains se sont, non pas enrichis, mais ont récupéré un peu d'argent du larcin. Et puis le type s'est fait tuer. Cette fin m'intéressait visuellement, car tout ce quartier est extrêmement cinégénique. En revanche les personnages, en tant que truands –il s'agissait de grand banditisme– m'intéressaient moins, leurs motivations notamment. J'ai donc gardé le décor, le quartier, quelques éléments dans le mode opératoire (prise d'otages et braquage) et je les ai mixés avec un autre projet que j'avais, que je voulais tourner à Marseille et qui rejoignait un peu cette histoire de gens qui tout à coup décidaient de faire un hold-up. Avec ces deux envies de scénario, j'ai fait cette histoire-là.

L'idée principale, c'est quand même de parler de gens que l'on dit «laissés-pour-compte», par le chômage, la crise économique ?

C'est une espèce de constat. Moi, j'ai peur que l'on bascule dans ce genre de violence de fait-divers. J'ai l'impression que l'on tend vers une société moins solidaire où, tout à coup, ce qui construit une société démocratique est en train de disparaître au nom



d'autres valeurs, bizarres. On va de plus en plus vers le «démérez-vous !», «vous n'avez qu'à vous prendre en main !» et en même temps, sans donner les moyens aux gens de se prendre en main et de s'organiser. Je crains que l'on aille vers une société, où finalement il y aura une sorte de tolérance, enfin pas vraiment de tolérance, mais d'acceptation d'un monde où les plus fragiles seront obligés de se débrouiller eux-mêmes. Petit à petit, les gens qui dérapent, qui ne savent plus comment faire, ne croiront plus en la démocratie, ils renonceront à l'idée de revendication, d'action commune pour aller vers une économie parallèle, souterraine, pas forcément le braquage, il peut s'agir de deals, de détournements de fond, des affaires quoi ! Des trucs tombés du camion...

Dans le même temps, vous choisissez de montrer des gens qui, étant au chômage et dans une situation économique, personnelle, extrêmement précaire –c'est d'ailleurs dans le titre du film, ne recourent pas ou que très peu à un langage qui serait le langage politique ou syndical ?

Justement parce qu'ils l'ont connu et en ont vécu l'échec. Les deux personnages les plus âgés, deux anciens métallos, sont des gens qui ont été syndiqués, qui ont lutté et finalement ça n'a rien donné. Pendant une bonne centaine d'années, de génération en génération, les conditions matérielles s'amélioraient. Le boulot restait dur mais, par la lutte collective, les gens ont réussi à imposer des avancées majeures, la sécurité sociale, les congés payés, gagner un peu plus et ils pouvaient espérer, en tout cas pour les enfants, une vie quotidienne meilleure... Et ça s'est passé comme ça pendant disons



5, 6, 7 générations. Et puis maintenant on voit les grands-parents manifester dans les rues, non pas pour eux -parce qu'ils savent qu'ils auront une retraite acceptable pour la plupart jusqu'à la fin de leurs jours- mais pour leurs enfants et petits-enfants. Non seulement ça sera dur quand ils seront vieux, mais ça va aussi être dur dès maintenant. On rentre sur le marché du travail -travail précaire souvent- de plus en plus tard et les carrières vont être de plus en plus courtes, avec une couverture sociale moindre. Leurs enfants et petits-enfants ne peuvent pas espérer une vie aussi bien que la leur alors que jusque-là, ça a toujours été l'inverse. C'est pour cela, je pense, qu'il y a aussi une désaffection syndicale : plus personne n'ose faire grève parce qu'on a peur de torpiller sa propre entreprise, et au bout du compte ça ne change rien, les usines se délocalisent et ferment quand même.

Mais qu'est-ce qui explique, sans faire de psycho-biographie, votre engagement ? Avez-vous été un militant ?

Je n'ai jamais milité. Mais là, c'est probablement mon film le plus personnel parce que je parle de gens que certes, je n'ai pas connus (je n'ai pas connu de mecs qui ont fait des casses), mais je me souviens d'un de mes grands-pères, de ma grand-mère... Ce grand-père était sidéurgiste-métallurgiste comme tous ses frères et beaux-frères. C'était une famille de métallos depuis les années 20. J'ai beaucoup pensé à eux, à ce qu'ils ont vécu, à ce qu'ils m'ont raconté, à leurs conditions de travail et justement à cette idée que, si pour eux c'était dur, s'ils ont beaucoup milité et lutté, ça serait moins dur ensuite pour les générations suivantes. Ils se sont beaucoup battus, se sont retrouvés au chômage pour avoir fait grève... On refusait de leur donner du travail dans leur ville parce qu'ils avaient fait la grève du 1er mai ! Ils se retrouvaient donc avec trois heures de trajet le matin pour aller travailler en France, et trois heures de trajet le soir en plus de leurs dix heures de boulot. Ils ne dormaient plus, ils partaient à vélo, puis prenaient un train et finissaient à pied. Ça durait deux ou trois ans, une punition pour l'exemple, pour leur casser tout envie de lutter à nouveau. C'étaient des vies épouvantables et cependant, ils savaient que l'année d'après ce serait un peu mieux, et l'année suivante encore un peu plus et que leurs enfants ne vivraient pas ça. Et effectivement ça a été le cas. Mais maintenant, les gens ne peuvent plus se dire cela, ils ne peuvent que se dire «on me fait bosser comme une brute, on me fait faire des heures supplémentaires, etc. mais ça sera pour me mettre de toute façon au chômage dans un an, deux ans, voire trois, au moment où, tout à coup, l'actionnaire jugera qu'il vaut mieux faire travailler les gens en Roumanie». Si les gens ne réagissent pas politiquement ou syndicalement, moi j'ai peur que ça coince, peur du développement d'une société où il y aura effectivement ceux qui pourront se protéger d'un côté et la jungle de l'autre.

Vous dites que c'est votre film le plus personnel ? Plus que Parfois trop d'amour ?

Oui, encore que **Parfois trop d'amour** est aussi très personnel. Mais c'est plus un regard sur des gens... Ça ne m'impliquait pas ou peu directement. Je n'ai jamais raconté ma vie dans mes films.

Mais alors c'est quoi «la raison du plus faible» ?

C'est la raison de se redresser, de se mettre debout, de dire qu'on existe, de crier.

Le film noir est un bon moyen pour raconter ça ? Parce qu'il y a des codes classiques au sens fort du terme qui permettent de raconter par exemple un passage à l'acte.

Oui. Le film noir a l'intérêt de parler à tout le monde. Il y a du suspense, de l'action, des rebondissements. C'est un mélange de divertissements, de spectacles... et puis on peut à travers ça raconter des personnages dans ce qu'ils ont de plus noir, de plus inquiet, de plus fragile. En fait, le genre est un leurre, où le discours se greffe sur l'action.

Evidemment on se dit aussi que le film travaillerait sur la question du fantasme ou du rêve. Non pas de la folie des grandeurs, mais le rêve le plus simple, banal, de pouvoir s'acheter une mobylette... Et puis après, il y a aussi le rêve de l'action héroïque.

Ce n'est pas tellement le rêve de pouvoir s'acheter une mobylette mais le constat que l'on ne peut même plus s'acheter une mobylette. La mobylette est tout à coup le révélateur du fait qu'on ne peut même plus rêver. Finalement le rêve qui leur reste, c'est le Loto... c'est assez déprimant.

Du coup, une fois que l'action se met en marche dans l'idée d'aller faire un casse, c'est aussi une étape de rêve. Sauf que là où votre film est très fort, c'est qu'il n'héroïse pas la chose. Il n'y a pas d'angélisme là-dessus, il y a ce plan du revolver quand il est chargé, cadré plein écran sur la table qui devient très sombre. Tout d'un coup, là, on n'est plus dans le rêve : il va falloir passer à l'acte. Vous le montrez en l'expliquant mais sans en faire quelque chose de poétique ou d'extraordinaire. Ça va aller jusqu'au bout mais avec la crainte...

C'est mon côté moraliste. Je n'ai pas envie de pousser au crime non plus. Je peux comprendre la chose, le fait... mais je ne pense pas que ce soit la solution. Et Marc, le personnage que je joue, est le premier à les mettre en garde, il ne les pousse pas là-dedans. Dans cette histoire de hold-up, il y a une exaltation : tout à coup, le rêve devient possible. Ils fantasment sur le hold-up comme ils fantasment sur la grille de Loto : c'est exactement la même mécanique. Avant ce plan, il y a toute une séquence où ils s'amuse avec les armes ; elles deviennent des jouets, eux des gamins. Ils jouent au western, au polar, ils se mettent des postiches, se roulent par terre, mais aucun ne sait comment ça marche, une arme. Et quand celui qui sait met des balles dans le pistolet, l'arme et le pose sur la table : là l'objet devient concret, ça devient quelque chose avec lequel on tue quelqu'un.

Mais, là où vous intervenez, c'est que vous décidez que l'on va aller vers le pire. C'est là que le cinéma et la fiction interdisent le happy end ?

Non, c'était une étape difficile dans le scénario : à ce moment-là, je pouvais encore décider de les faire gagner au Loto (!) ou de les faire partir dans une autre direction... Mais, je ne sais pas, c'était contre ma nature, contre le projet initial en tout cas. Et puis, le monde est trop dur ; tel que c'était parti, je ne vois pas d'où pouvait venir le happy end. Il aurait forcément fallu une pirouette pour y arriver...

Donc, ce serait les personnages qui vous disent ce qui doit se passer ?

Oui, en général après une trentaine de pages, ça devient difficile de leur imposer un comportement.

Mais alors, ce braqueur réinséré qui, par sa figure, va déclencher malgré lui la mise en branle du casse et du film noir, il n'était pas «sauvable» ?

Ce qui va se passer est à la fois à cause de lui... et malgré lui. C'est à son corps défendant. C'est par sa seule présence, par son passé, qu'il a provoqué l'envie. C'est son histoire qui leur donne l'idée et, peut-être pas le courage, mais l'audace d'y aller. S'il l'a fait, c'est que c'est possible. Lui qui ne voulait plus, si il y va, c'est à son corps défendant. À un moment, il les met en garde ; il dit : «si vous le faites dans ces conditions-là, c'est sans moi, j'arrête». Il y a ce qu'il est prêt à accepter et ce qu'il n'est pas prêt à accepter. L'inacceptable, c'est de mouiller un type marié, père d'un gamin de dix ans. Il connaît les risques, les conséquences, il les a vécus. Mais pour Patrick, le personnage joué

par Eric Caravaca, celui à qui on refuse de faire partie de l'équipe, c'est une exclusion supplémentaire, ultime, inacceptable. À ce moment-là, mon personnage ne veut plus. D'une part ce sont des amateurs, ils ne savent pas où ils mettent les pieds, et d'autre part, cette exaltation générale lui fait peur aussi. Donc là, il se retire de l'affaire...

... sauf que c'est trop tard...

... c'est trop tard et en plus il va provoquer leur chute.

Est-ce que votre film parle aussi du manque de courage, au sens : comment retrouver du courage ? Eux, au fond, trouvent une forme de courage... Le fait de franchir cette ligne les fait exister à nouveau.

Eux, ils le vivent comme ça. C'est une question de dignité : «Dressons-nous ! On ne fait plus rien, on n'est arrivé à rien, au moins sauvons-nous individuellement». Mais ça reste un acte individuel et pas très brillant. Et départi de toute question politique, il ne s'agit pas de changer le monde. C'est pour eux, même si cet argent qu'ils récupèrent est le fruit de leur sueur, c'est leur usine qu'on casse. Donc quelque part c'est une «réappropriation», ils considèrent que c'est leur chair.

A la fin, le personnage de Marc endosse les fautes en acceptant de mourir sur ce toit d'immeuble et en distribuant le pain du larcin sur la population de la ville. Il y a quelque chose des grandes figures du péplum : ce personnage qui les rend à la vie et produit presque un miracle. Il a, en quelque sorte, trouvé un statut de héros...

Oui, mais qu'il se donne. C'est là justement où il n'est pas christique. Lui le vit peut-être comme ça, mais il ne change rien, il n'endosse même pas leurs crimes puisque les autres vont payer aussi. Finalement, il s'agit d'un acte de désespoir, pas d'une rédemption.

Quitte à mourir, mourons debout...

... debout et mis en scène. C'est vrai que dans l'imagerie, il y a quelque chose de sacrificiel, mais l'acte ne change rien. Il leur dit : «chargez-moi, de toute façon je ne serai plus là pour vous contredire, et c'est ce que tout le monde croira». C'est vain, dans la mesure où les autres partent quand même en prison et que l'un d'entre eux se retrouve entre la vie et la mort. On aurait pu se dire qu'il prenait tout sur lui, il a cette volonté-là, mais il ne sauve personne.

Comment travaillez-vous la mise en scène ? Ce que j'appellerai, moi, au sens positif, une forme de rugosité. Il n'y a pas d'afféterie, ce sont des cadres très francs. Une mise en scène qui est frontale et qui rejoint ce qu'on peut aimer dans le grand cinéma américain, c'est-à-dire qui croit au premier degré de son histoire.

Parce que je crois à l'histoire. Le cadre, je le fais pour raconter l'histoire au plus près. Je ne conçois pas le cadre dans un but esthétique; je le fais pour raconter quelque chose de précis et définir un espace dans lequel les personnages bougent, avec des interactions entre eux et, en général j'essaie de raconter une chose à la fois dans les plans. Un plan, une chose, un sens. J'évite les 2^{ème}, 3^{ème}, 4^{ème} degrés.

Mais est-ce que vous vous dites que la forme de votre film doit être en adéquation, c'est-à-dire au fond si vous racontez une histoire de gens qui ne se sentent plus dignes, il ne faut pas que, dans votre filmage, ils apparaissent ridicules ?

Oui, ils peuvent être légers, naïfs, se tromper comme tout le monde mais je ne ferai pas rire d'eux. On peut rire avec eux, mais pas d'eux. Maintenant, c'est anecdotique mais pendant longtemps je me suis demandé si le scope n'était pas un format trop luxueux pour l'histoire... Et puis je me suis dit : «pourquoi ils ne mériteraient pas ça !» Ils ont droit au scope.

Pour les décors c'est la même chose. À aucun moment on est au-dessus de ce que peuvent avoir les gens dont on parle. Leur dignité est aussi dans leur intérieur. Même si ce n'est pas riche, c'est propre et bien tenu. Le film se passe à Liège et les gens qui vivent dans les quartiers où on a tourné sont sociologiquement ce que sont les personnages. Donc, pas de trucs minables ou kitsch. Tout est juste et en même temps, on essaie de ne pas faire une espèce de réalisme du napperon.

Ce qui est aussi très important, c'est que les métiers que font les gens sont crédibles...

On a tourné dans une usine d'embouteillage de bière, dans une laverie et les chaînes n'ont pas été arrêtées parce qu'il y avait un tournage. Rien n'a été bloqué, c'est nous qui sommes rentrés dans la chaîne et on en était tributaire. Si tout à coup il y avait une panne, on ne tournait pas pendant une demi-heure. Il y a des gens dans des hôtels en Belgique qui ont dormi dans des draps repassés par Natacha Régnier !

Autre chose très importante au niveau de la crédibilité, c'est le casse... il y a des codes à respecter parait-il... Lesquels ?

Je ne sais pas comment font les autres, mais moi j'essaie d'imaginer comment je ferais. Et là aussi je lis beaucoup, la presse, des romans, des récits... Et puis on prépare un casse comme un film : des repérages, des répétitions... Un film ça se prépare comme un mauvais coup. On essaye de se projeter : tout d'un coup, si je faisais un casse, quelles seraient les difficultés, si untel faisait ceci ou cela, j'essaie d'imaginer ce que cela peut être que l'attente, la peur...

Concernant les personnages, il y a quand même un moment d'ironie dans le film, c'est que vous filmez les patrons comme si c'étaient de grands mafieux...

C'est vrai. Mais là, c'est aussi quelque chose de très spécifique. Ce sont des ferrailleurs qui exercent à un très haut niveau ! Ils démontent des usines, des sites qui font plusieurs hectares, où il y a des centaines de milliers de tonnes d'acier. Pendant le tournage, le cours de l'acier est tellement monté que le moindre wagon de chemin de fer en train de rouiller dans un coin repartait en fonderie, y compris là où on tournait. Tout repart, même les rails de chemin de fer de voies désaffectées.... Dans le Nord, il y a eu un gang qui volait les plaques d'égout la nuit...

L'autre spécificité de ces pratiques, c'est que tout se négocie en liquide ! J'imagine qu'il n'y a donc pas que l'acier qui est recyclé.

Dernier mot sur le casting qui est assez étonnant et dont, à part Eric Caravaca et Natacha Régner, on ne connaît pas la plupart. Et bien sûr vous-même qui avez décidé de vous distribuer...

J'avais pris du plaisir à jouer dans la Trilogie, donc voilà ! Maintenant je m'écris les rôles qu'on ne me propose pas. Sinon, c'est vrai, hormis Eric, Natacha et la participation de Gilbert Melki, il y a beaucoup d'acteurs belges qu'on ne connaît pas en France.

Oui, il y a des accents. Ce serait long à développer mais vous tenez aux voix, aux accents...

Oui, c'était important, même s'ils n'ont pas tous l'accent de Liège. De toute façon, même à Liège, tout le monde n'a pas l'accent de Liège qui est extrêmement particulier. Le seul qui l'a vraiment, c'est le vieux joueur de cartes qui s'appelle Théo Hébrans et

qui est un acteur dialectal : il ne joue que des pièces en wallon. Il en a joué près de 900 et il continue à en jouer une par semaine. Ce sont tous des acteurs extravagants. Patrick Descamps, qui joue le type en fauteuil roulant, jouait déjà dans la Trilogie (le rôle de Jaquillat). Il fait beaucoup de théâtre, met en scène et dirige un théâtre, c'est vraiment un acteur formidable, comme Claude Semal qui interprète Robert. Lui aussi joue essentiellement au théâtre. Il écrit beaucoup, des spectacles, des chansons mais aussi des chroniques dans la presse, des livres.

Et puis il y a Eric Caravaca et Natacha Régner, belge elle aussi, qui sont de grands acteurs. En plus, Eric ressemblait à un copain auquel j'ai pensé en écrivant le rôle et il y avait une espèce de concordance physique qui me plaisait. Quant à Natacha, je l'avais rencontré sur le film de Chantal Akerman dans lequel nous jouions l'un et l'autre et j'avais été très admiratif de son travail et de l'espèce de légèreté et de loufoquerie assumée et extrêmement fine qu'elle peut avoir. Tous deux peuvent faire énormément de choses et ils sont en plus très agréables sur un plateau. Je suis très attaché au fait d'avoir une bonne ambiance sur un tournage, avec des gens qui sont contents d'être là et agréables avec leurs camarades.

Propos recueillis par Marc Voinchet.

Eric CARAVACA



En 2005, Eric Caravaca a réalisé **LE PASSAGER**, son premier long métrage.

Au cinéma, on a notamment pu le voir dans **UN SAMEDI SUR LA TERRE** de Diane Bertrand, **LA VIE NE ME FAIT PAS PEUR** de Noémie Lvovsky, **C'EST QUOI LA VIE ?** de François Dupeyron, **SANS PLOMB** de Muriel Téodori, **LA PARENTHÈSE ENCHANTEE** de Michel Spinosa, **LA CHAMBRE DES OFFICIERS** de François Dupeyron, **NOVO** de Jean-Pierre Limosin, **SON FRÈRE** de Patrice Chéreau, **ELLE EST DES NOTRES** de Siegrid Alnoy, **CETTE FEMME LÀ** de Guillaume Nicloux, **INGUELEZI** de François Dupeyron, **LE PASSAGER** de Eric Caravaca, **LA RAISON DU PLUS FAIBLE** de Lucas Belvaux, **LES AMBITIEUX** de Catherine Corsini, **J'ATTENDS QUELQU'UN** de Jérôme Bonnell...

Natacha REGNIER



Au cinéma, on a notamment pu la voir dans **ENCORE** de Pascal Bonitzer, **LA VIE REVÊE DES ANGES** de Eric Zonca, **LES AMANTS CRIMINELS** de François Ozon, **TOUT VA BIEN, ON S'EN VA** de Claude Mouriéras, **COMMENT J'AI TUE MON PÈRE** de Anne Fontaine, **VERT PARADIS** de Emmanuel Bourdieu, **NE FAIS PAS ÇA !** de Luc Bondy, **DEMAIN ON DÉMÉNAGE** de Chantal Akerman, **TROUBLE** de Harry Cleven, **LE SILENCE** de Orso Miret, **LE PONT DES ARTS** de Eugène Green, **CARMEN** de Jean-Pierre Limosin, **LA RAISON DU PLUS FAIBLE** de Lucas Belvaux, **LES AMITIES MALEFIQUES** de Emmanuel Bourdieu...

Patrick DESCAMPS

Patrick Descamps est acteur, metteur en scène et directeur du Théâtre de l'Ancre à Charleroi (Belgique).

Au théâtre, depuis 1977, il a joué dans de nombreuses pièces ; aussi bien des œuvres classiques que modernes (Genet, Brecht, Molière, Fassbinder, Tchekov, Koltès, Ibsen, Sartre, Thomas Bernhard, Duras, Yasmina Reza, Strinberg...) sous la direction de metteurs en scène tels que : Beno Besson, Philippe Sireuil, Michel Kacenenbogen, Marc Liebens, Frédéric Dussenne, Lukas Hemleb...

En tant que metteur en scène, il a -entre autre- monté les pièces suivantes :

MOLIERE MALGRE LUI d'après **LA CABALE DES DEVOTS** de Mikhaïl Boulgakov, **VITA ET VIRGINIA** de Eileen Atkins, **PARLE** de Niklas Radström, **LA NUIT DES ROIS** de William Shakespeare, **CHAMBRES** de Philippe Minyana...

Patrick Descamps travaille régulièrement pour la télévision (réalisations de Patrick De Wolf, Alain Tasma, José Pinheiro, Lucas Belvaux...) et le cinéma où on a notamment pu le voir jouer le personnage de Jaquillat dans **CAVALE** et **APRES LA VIE** trilogie de Lucas Belvaux, **LA MEMOIRE DU TUEUR** de Eric Van Looy, **TROUBLE** de Harry Cleven, **ITINERAIRES** de Christophe Otzenberger , **LA TRAHISON** de Philippe Faucon, **LA RAISON DU PLUS FAIBLE** de Lucas Belvaux, **NUE PROPRIETE** de Joachim Lafosse...



Claude SEMAL

Claude Semal est acteur, chanteur et auteur-compositeur.

Il est également fondateur du « Théâtre Le Café », petite salle de spectacle à Bruxelles et auteur de deux livres : **TEXTES ET CHANSONS DU PAYS PETIT** et **LA BELGIQUE DE MERCKX A MARX, POUR EN FINIR AVEC.**

Il enseigne aussi l'écriture et l'interprétation chanson et depuis 1999, il tient une chronique politique dans le mensuel belgo-français **IMAGINE.**

Claude Semal a écrit une centaine de chansons et de musiques et a sorti de nombreux disques (**LES CONVOYEURS ATTENDENT, SEMAL/LOOS, MUSIC-HALL, A NOS AMOURS, SEMAL EN FANFARE, LES CHAUSSETTES CELIBATAIRES...**). Il est surtout connu pour ses spectacles musicaux, parmi lesquels : **ODES A MA DOUCHE, MUSIC-HALL, MES PLUS GRANDS SUCCES D'ESTIME, MA PLUS GRANDE TOURNEE MONDIALE (EXCEPTIONNELLEMENT DANS CETTE VILLE), L'ETE INDIEN, L'AUTRE MILOU, RUE DE LA GAITE** etc) et de cabaret-théâtre comme **DIX FAÇONS DE (NE PAS) S'EMMERDER AU THEATRE, LE CIMETIERE DES BELGES** et **ŒDIPE A LA FERME...**

Il travaille régulièrement pour le théâtre (rôle de Mackie dans **L'OPERA DE QUAT'SOUS** de Brecht, **VILLAGE EN FLAMMES** de Fassbinder, **SPLENEUR ET MORT DE JOAQUIN MURIETA** de Pablo Neruda et de très nombreuses créations) et, depuis quelques années, pour la télévision et le cinéma.

A la télévision, on a pu le voir dans des réalisations de Jacques Renard, Claudio Papienza, Marco Pico, Alain Tasma..., et au cinéma dans **CAMPING COSMOS** et **LA JOUISSANCE DES HYSTERIQUES** de Jan Bucquoy, **LA RAISON DU PLUS FAIBLE** de Lucas Belvaux.



Gilbert MELKI

Au cinéma, on a notamment pu le voir dans **MEDITERRANEE** de Philippe Béranger, **LA VERITE SI JE MENS !** de Thomas Gilou, **GREVE-PARTY** de Fabien Onteniente, **LA PATINOIRE** de Jean-Philippe Toussaint, **VENUS BEAUTE (INSTITUT)** de Tonie Marshall, **LES MORSURES DE L'AUBE** de Antoine De Caunes, **LA VERITE SI JE MENS 2** de Thomas Gilou, **REINES D'UN JOUR** de Marion Vernoux, **AU PLUS PRES DU PARADIS** de Tonie Marshall, **UN COUPLE EPATANT – CAVALE – APRES LA VIE** trilogie de Lucas Belvaux, **RENCONTRE AVEC LE DRAGON** de Hélène Angel, **MR IBRAHIM ET LES FLEURS DU CORAN** de François Dupeyron, **CONFIDENCES TROP INTIMES** de Patrice Leconte, **PRENDRE FEMME** de Ronit Elkabetz, **LES TEMPS QUI CHANGENT** de André Téchiné, **CRUSTACES & COQUILLAGES** de Olivier Ducastel et Jacques Martineau, **PALAIS ROYAL !** de Valérie Lemercier, **ANGEL-A** de Luc Besson, **LA RAISON DU PLUS FAIBLE** de Lucas Belvaux, **COW-BOY** de Benoît Mariage, **ÇA BRULE** de Claire Simon, **TRES BIEN MERCI** de Emmanuelle Cuau, **ANNA M.** de Michel Spinosa...



Théo HEBRANS

Théo Hébrans débute en théâtre amateur de langue wallonne en 1962.

Il est sorti 1er avec la plus grande distinction de concours provinciaux d'Art dramatique en 1966. Dès la saison 1966/1967, il entre au Théâtre Communal Wallon du Trianon à Liège, dont la spécificité est de changer de spectacle chaque semaine, dont une opérette mensuellement.

Il assume par ailleurs la direction de ce Théâtre depuis 12 ans.

Il a plus de 900 pièces à son répertoire et travaille aussi régulièrement pour la télévision et le cinéma.



FIGHE TECHNIQUE

Scénario et Réalisation **Lucas BELVAUX**

Image **Pierre MILON**

Décors **Frédérique BELVAUX**

Son **Henri MORELLE**

Perchman **Frank STRUYS**

Costumes **Nathalie RAOUL**

Montage **Ludo TROCH**

Montage Son **Béatrice WICK**

Mixage **Gérard ROUSSEAU**

Assistants à la mise en scène **Christophe MARILLIER**
Dominique HEINRY

Scripte **Marika PIEDBOEUF**

Maquillage **Catherine BRUCHON**

Régie générale **Philippe GROFF**
Philippe TOUSSAINT

Direction de production **Marie-Frédérique LAURIOT-DIT-PREVOST**

Production **Patrick SOBELMAN**
Diana ELBAUM

Musique originale **Riccardo DEL FRA**

Une production
AGAT FILMS & Cie et ENTRE CHIEN ET LOUP

en coproduction avec
FRANCE 3 CINEMA
R.T.B.F (Télévision belge)
ARANEO BELGIUM
ATELIERS DE BAERE

avec le soutien
du CENTRE DU CINEMA ET DE L'AUDIOVISUEL
DE LA COMMUNAUTE FRANCAISE DE BELGIQUE ET DES TELEDISTRIBUTEURS WALLONS
de LA REGION WALLONNE
d'EURIMAGES
du TAX SHELTER BELGE

avec la participation de
CANAL +
CINE CINEMA
et du CENTRE NATIONAL DE LA CINEMATOGRAPHIE

en association avec
SOFICINEMA
COFIMAGE 17
BANQUE POPULAIRE IMAGES 6

développé avec le soutien du
PROGRAMME MEDIA DE LA COMMUNAUTE EUROPEENNE – I2i COMMUNAUTE EUROPEENNE

Lucas BELVAUX

Lucas Belvaux est auteur-réalisateur de :

- 1992 **PARFOIS TROP D'AMOUR**
- 1996 **POUR RIRE !**
- 2000 **MERE DE TOXICO** (tv)
- 2001 Trilogie : **UN COUPLE EPATANT – CAVALE – APRES LA VIE**
- 2003 **NATURE CONTRE NATURE** (tv)
- 2005 **LA RAISON DU PLUS FAIBLE**

Au cinéma, on a notamment pu le voir dans **ALLONS Z'ENFANTS** de Yves Boisset, **LA MORT DE MARIO RICCI** de Claude Goretta, **POULET AU VINAIGRE** de Claude Chabrol, **HURLEVENT** de Jacques Rivette, **DESORDRE** de Olivier Assayas, **MADAME BOVARY** de Claude Chabrol, **GRAND BONHEUR** et **ON APPELE ÇA... LE PRINTEMPS** de Hervé Le Roux, **DEMAIN ON DEMENAGE** de Chantal Akerman, **JOYEUX NOEL** de Christian Carion... et dans **UN COUPLE EPATANT – CAVALE – APRES LA VIE** et **LA RAISON DU PLUS FAIBLE ...**

